

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

MILANNGES RELIGIEUX.

POLITIQUES, COMMERCIAUX ET LITTÉRAIRES.

Vol. XI. Montreal, Mardi, 14 Septembre 1847. No. 1.

PENSÉES

SUR

DE CHRÉTIANISME

PREUVES DE SA VÉRITÉ.

CULTE.

I
Je crois à la religion parce qu'elle est vraie, non parce qu'elle est utile; mais son utilité est une preuve de sa vérité. On fonde trop d'espérances sur la politique, lorsqu'on veut être plus heureux sur le social. Depuis cinquante ans, on a beaucoup introduit la liberté dans nos lois, et bien pour nous rendre dignes d'être libres. Une multitude de personnes, non-seulement en France, mais dans les deux hémisphères, font retentir ce cri: *Améliorez le sort des hommes!* Ce vœu! qui sera stérile si l'on n'apprend pas mieux à connaître les vrais moyens d'amélioration. Les idées d'affranchissement universel, de liberté du genre humain, sont nées de l'Évangile; mais, pour les rendre possibles à réaliser, le Christ les avait unies aux principes d'une religion de paix et d'amour.

II
Les passions de l'homme en ont autrement ordonné. Des passions nécessaires ont été rompus: ce qui devait être indivisible, des insensés le séparent: ils veulent l'émancipation, et passent la charité. Alors, les espérances d'amélioration s'évanouissent, le mal croît sur le sol où l'on s'imaginait avoir mis le bien; il fallait s'entraider, on s'égorge. Semblez des résultats que peut avoir une liberté sans modèle. L'homme rentera dans la voie de l'Évangile, et renouera ses liens qu'il a brisés ou il marchera au hasard, poussé par l'instinct de l'indépendance, jusqu'au jour où un de ces chasseurs égarés, qu'on appelle despotes, le prendra dans ses rets que une tête sauge.

III
y a dans le Christianisme une admirable connaissance de l'homme. Pour empêcher que l'amour de soi ne se gâte, le religion lui présente un but ravissant qu'elle place à un autre monde. L'homme, animé par l'espoir d'atteindre ce but, pratique le désintéressement sur la terre, il a le courage de s'élever jusqu'à l'abnégation de lui-même. Otez la religion, l'égoïsme regne et cherche à s'assouvir ici-bas.

IV
Il n'a vu des hommes qui venaient, disaient-ils, assurer le leur de la classe nombreuse, commencer par anéantir les espérances, de courage et de résignation que la loi lui doit. — Quels législateurs, grand Dieu! — On les poussait loin la présomption et l'audace, ceux sans crainte l'effroyable responsabilité dont ils se chargeaient, promettant de trouver dans leur génie les moyens de réparer la source de bonheur qu'ils tarisaient pour la société. Ne les condamnons pas, ils étaient en démenée.

V
On plaie sur ces mots: *Bienheureux les pauvres d'esprit.* *Bienheureux les pauvres d'esprit selon le monde.* Ce sont des hommes détachés de la fortune et des grandeurs. En conséquence d'autres qui sachent faire un bon usage de ce qu'ils possèdent, et qui puissent remplir avec dévouement de hautes et utiles fonctions?

VI
Il y a des exceptions individuelles, il n'y a de conscience que dans les peuples religieux; ailleurs on pense, on discute, on agit pour soi. Dans combien de livres ou sont imprimés ces mots: *Nous voulons la liberté*, on devrait trouver à l'écart: *est l'autorité!* — On se jette de briller et de jouir, on méprise les études sérieuses. Il faudrait trop de temps pour devenir homme d'État, trop de temps pour être homme de bien; on se fait discoureur; aussi, dans notre siècle, de gens savent parler, mais ne savent pas ce dont ils parlent!

VII
La classe nombreuse voudrait que son sort devint meilleur; rien n'est plus naturel, et tout bonnet homme doit seconder ce vœu si légitime. Mais, pour le réaliser, lorsqu'on propose de donner aux ouvriers les droits politiques dont ils n'ont que le nom, et qu'on leur propose de les convoquer à des assemblées où ils perdraient leur temps, et qu'on leur propose de leur enseigner des vérités pratiques, on leur dit d'absurdes théories; je me rappelle la manifestation du pauvre Poincette, qui demandait qu'on lui apprît l'anglais, et qu'on l'enseignât le bas-breton.

VIII
L'ordre paisible générale est le but de l'économie politique; mais ceux qui cultivent cette belle partie des connaissances humaines, doivent avouer hautement l'impossibilité que leur science achève seule ce grand œuvre. Pour l'accomplir, il faut que la morale opère de telles améliorations dans la société, que deux classes d'hommes disparaissent. L'une se compose de ces ouvriers qui, livrés à la débauche, rentrent ivres chez eux, injurient, battent leurs femmes, leurs enfants, qu'ils préparent ainsi à partager un jour leur dégradation. L'autre classe est celle de ces fabricants qui ne voient dans les ouvriers que des machines travaillantes, et qui rient ou s'empourent lorsqu'on leur parle de devoirs à remplir envers leurs semblables. — Sous l'influence chrétienne, une de ces classes aurait de l'ordre, et l'autre des sentiments paternels. En attendant, et pour hâter l'époque où se ranimera cette influence tutélaire, que l'opinion publique flétrisse tout manufacturier sans morale et sans âme, que la législation lui impose des devoirs dont il affiche le dédain, qu'elle soit moins indulgente pour les vices des ouvriers, qu'elle en combatte les causes, et surtout qu'elle veille à l'éducation des enfants du pauvre.

IX
Certaines gens veulent faire de la classe ignorante un maréchal qui serve à leur fortune industrielle ou politique; mais ils ne voient pas que ces hommes qui s'occupent de relever cette classe, et déjà les diverses institutions formées par leurs soins commencent à présenter un ensemble digne d'intérêt. Les enfants ont recueillis dans des salles d'asile; ils peuvent ensuite passer dans des écoles ouvertes à tous; la conduite de quelques uns d'eux est récompensée par des brevets d'apprentissage; on les surveille chez leurs maîtres. — Quand ils sont en état

de gagner leur vie, telle institution prévoyante leur offre les moyens d'accroître de petites épargnes; telle autre leur apprend à s'associer pour s'entraider dans les jours difficiles. Plusieurs grands établissements d'industrie sont dirigés avec une sagesse qui doit les faire citer pour modèles. Si vous visitez, dans le Haut-Rhin, la belle manufacture de Wesseling, qui réunit trois mille ouvriers, vous rapporterez, comme moi, un attendrissant souvenir de la vertu des hommes qui font régner les mœurs, l'aisance et le bonheur dans cette grande famille confiée par la Providence à leurs soins.

X
Les divers bienfaits dont je viens de parler ne sont pas assez répandus; nos écoles offrent moins d'éducation que d'instruction; il y a pour longtemps encore à propager, à perfectionner; mais une éternelle loi ne permet d'obtenir qu'avec lenteur les réformes salutaires. Persévérez, amis du bien; il y a de l'impunité dans le découragement.

XI
Nous avons des novateurs qui se divisent entre différents systèmes, mais qui tous vouent un profond mépris aux réformes lentes et partielles. Pour nous rendre l'âge d'or, ils veulent fonder l'ordre social sur des bases nouvelles. Jusqu'à présent, le succès n'a réalisé aucune de leurs éclatantes et faciles promesses.

XII
Il n'est cependant pas impossible de former des sociétés très-différentes de la nôtre; je donnerais pour preuve l'existence des Frères Moraves. La misère est chez eux inconnue; tous vivent paisibles, unis; ils prospèrent sur des points nombreux de l'Europe et de l'Amérique, ils ont pénétré en Asie, en Afrique, et dans des lieux lointains; partout un même esprit les anime. J'ai désiré savoir comment ils sont parvenus à réaliser leurs vœux bienfaisants, et je les ai vus au village de Zeist, près d'Utrecht.

XIII
Leur société, sous le rapport moral, diffère beaucoup de la nôtre; et cependant ses fondateurs n'ont rien changé aux bases ordinaires de l'ordre social. Quelques voyageurs croient le contraire: ils ont jeté un coup d'œil sur l'extérieur de l'habitation des Moraves; ils n'ont vu de l'intérieur qu'une espèce de bazar, rempli d'objets fabriqués par les Frères, et vendus par la Société; et en conséquence, ils supposent que chacun des Frères travaille pour tous, et que les produits de leur industrie sont mis en commun. Cette idée n'a rien de réel. Les Moraves considèrent l'inégalité des richesses comme un puissant moyen voulu par le Créateur pour unir les hommes et les porter à s'entraider. L'agriculture a chez eux, comme chez nous, des propriétaires, des fermiers et des journaliers; l'industrie a des entrepreneurs, des maîtres, des ouvriers. Les fermages et les salaires se traitent de gré à gré: chaque Frère dispose de ce qu'il possède.

XIV
Une famille bien unie étend le modèle de la société des Moraves; ils aiment à se rapprocher les uns des autres; cependant ils ne vivent point en commun. Leur principale habitation à Zeist est un vaste édifice, en partie composé de maisons qui, au dehors, paraissent en former une seule, mais qui n'ont pas de communication intérieure. Un Frère peut loger hors de ce bâtiment; la maison la plus élégante de Zeist est celle d'une veuve morave, chérie et révérencée pour ses nombreux bienfaits. Un vaste édifice n'est pas nécessaire à l'existence de la Société. Dans quelques villes, les Frères sont répandus parmi les autres habitants; il leur est alors plus difficile de s'entraider, mais le sentiment qui les anime surmonte les obstacles.

XV
Ce qu'on a si souvent raconté du pouvoir discrétionnaire des anciens sur les mariages est une fable. Leur société est si peu connue que, dans un ouvrage sur les réformateurs, publié il y a peu d'années, on fit que les Moraves n'ont pas de prêtres: ils ont des évêques, des pasteurs, des diacres et des acolytes.

XVI
Ce n'est ni par des institutions étranges, ni par des coutumes extraordinaires que cette société a réalisé ses vœux. Quelle est donc la source de l'union, de la paix, du bonheur dont ces hommes jouissent, et qu'annonce leur physiognomie sereine, presque toujours animée d'une douce gaieté? La source de tous ces biens est le sentiment religieux qui domine leur âme. Ces Frères sont des chrétiens, malheureusement séparés de l'Église catholique; ils ont de grandes erreurs, ils sont privés de grands secours; mais, dans les débris qu'ils ont conservés, existe encore un principe de vie.

XVII
L'importante affaire pour le Morave est son salut; et il a la conviction profonde qu'il ne peut l'obtenir qu'en pratiquant l'amour de Dieu et des hommes, avec la méditation du Christ. Cette pensée le dispose à toujours écouter la sagesse; et, dès qu'il en a besoin, d'utiles conseils lui sont offerts. Par exemple, aucune autorité ne gêne la liberté de ses conventions particulières; mais si les anciens apprennent que des ouvriers demandent de trop forts salaires, ou qu'un maître veut en donner de trop faibles, ils interviennent par voie de représentations. Ce sont des hommes raisonnables qui parlent à des hommes raisonnables, les explications sont sincères, amicales; ceux qui ont tort le reconnaissent et cèdent promptement.

XVIII
Les Moraves sont fidèles observateurs des lois de tout pays qui les admet, et même ils s'y conforment dans des cas où la plupart des autres habitants de l'État ont moins de scrupule. Ils sont libres d'invoquer la protection de ces lois, de recourir entre eux à la justice du pays; mais les anciens se hâtent de prévenir le scandale d'un frère appelant son frère devant les tribunaux, et les différends s'arrangent à l'amiable.

XIX
C'est la raison qui sans cesse agit sur les membres de cette société; mais la raison épurée et fortifiée par la puissance du principe religieux.

XX
Lorsque, près de quitter le village de Zeist, j'allai prendre congé d'un pasteur (M. Raillards) dont mes nombreuses questions n'avaient point fatigué l'extrême complaisance. — Je vous laisse, lui dis-je, dans un séjour paisible, et je retourne dans un monde agité. Vous savez, peut-être, combien de nos ouvriers sont mécontents de leur sort. N'existe-t-il point, parmi les vôtres, quelques usages qui me soient encore inconnus, et qu'il serait utile de transporter dans nos ateliers? — Non, me répondit-il, nous ne faisons rien d'extraordinaire, nous n'avons rien inventé; et même nous devons aux étrangers l'idée des caisses d'épargne. — Quoi! vous ne m'indiquerez aucun moyen de porter la paix parmi les hommes? — Il y en a deux. — Ah! instruisez-moi; quels sont-ils? — La foi en Jésus-Christ, et la pratique de ses maximes. — Mais, repris-je avec tristesse, vous savez combien le mobile religieux est maintenant affaibli pour un grand nombre d'hommes. — Il leva les yeux au Ciel,

et me dit: « Avec ces deux moyens tout est facile; mais rien ne peut y suppléer. »

XXI
Il est aisé de tracer une utopie; cette œuvre éphémère n'exige ni talents distingués, ni connaissances sérieuses; on peut, avec de l'imagination, prolonger un pareil travail jusqu'à ce que la main soit fatiguée d'écrire. Une utopie est un roman où l'on se dispense de reproduire les mœurs, les caractères, les passions, avec fidélité, et qui ne peut avoir d'autre intérêt que celui d'un conte sans vraisemblance.

XXII
Lorsque le novateur écrit un plan, tout va bien; mais lorsqu'on essaye d'exécuter ce plan, ses vices se révèlent. Furent-ils moins nombreux, il y aurait encore à vaincre une énorme difficulté, celle d'obtenir que les hommes consentent à changer leurs habitudes et leurs usages.

XXIII
J'offrirai un moyen de lever cette difficulté, et de réaliser les plus hardis projets, pourvu que leurs auteurs remplissent deux conditions. L'une, c'est que ces projets ne contiennent rien qui blesse les croyances chrétiennes; l'autre, c'est qu'ils aient une utilité réelle.

XXIV
Ces deux conditions remplies, je dis avec assurance: Adressez-vous à des chrétiens; prouvez-leur l'utilité de votre plan, et faites-leur sentir quelle heureuse manière ce serait d'honorer Dieu, que de concourir à former une petite société qui, par le bonheur dont on la verrait jouir, disposerait les hommes à la prendre pour modèle. Me demande-t-on où l'on trouvera ces chrétiens dévoués? Je réponds nettement: Si vous ne croyez pas, votre voix sera mensongère, vous tenterez une jonglerie, vous ne séduirez personne. Si vous croyez, vous trouverez des hommes qui vous comprendront, parce que leur foi sera la vôtre; et vous verrez combien ceux-là auront, pour vous seconder, de douceur et de force, d'activité et de persévérance.

XXV
En général, les novateurs modernes reconnaissent l'utilité de la religion pour opérer de grandes réformes; mais la plupart voudraient imposer de nouvelles croyances au genre humain. Ils ne voient pas le ridicule de ces religions fabriquées de main d'homme, qui ne peuvent obtenir le respect, ni des gens religieux, ni des incrédules. On fait honneur à ces religions, si l'on dit qu'elles sont en morale ce que sont dans les beaux arts les parodies et les caricatures.

XXVI
Il y a peu d'années, je ne sais quel auteur proposa, pour nous régénérer, le *néo-christianisme*. Les prétendus réformateurs qui, au seizième siècle, ont opéré une si grande révolution, avaient plus de sens; ils accusèrent le Catholicisme d'avoir altéré la religion chrétienne, et déclarèrent qu'ils retournaient à la croyance et aux usages de la primitive Église. On conçoit qu'un tel langage ait entraîné beaucoup d'hommes, et même qu'il ait fait illusion à des esprits distingués; mais il y a trop de naïveté à proposer un *néo-christianisme*, expression qui, fidèlement traduite, signifie un christianisme qui n'est pas le Christianisme.

ENTRETIENS DE VILLAGE.

PAR M. DE CORMENIN.

LE MAÎTRE D'ÉCOLE DE VILLAGE.

Si j'étais Maître d'école, j'estimerais mon humble métier au-dessus de tous les métiers du monde, et je rendrais chaque jour grâces à Dieu de ce qu'il m'est permis de former des cœurs et des intelligences. Je m'inclinerais de l'amour de mes devoirs, et je m'attacherais surtout à relever ce qui est bas, à soutenir ce qui est faible, à éclairer ce qui est ignorant, à moraliser ce qui est vicieux. Je rassemblerais autour de moi mes élèves, et j'étudierais leur caractère et leurs penchants dans leurs leçons, dans leurs jeux, dans leurs sympathies, dans leurs rivalités et dans leurs recommandations.

« Mes enfants, leur dirais-je, mes chers enfants, je sens que j'ai pour vous des entrailles de Père, et vous devez m'aimer, puisque je vous aime; écoutez-moi bien!
« Ce n'est pas tout de savoir lire, écrire, charbonner sur le tableau, quelques chiffres et quelques figures.
« Vous avez un Dieu que vous devez adorer; car il est votre créateur et votre père à tous. Il voit tout, il entend tout, il sait tout. Il lit du haut du ciel dans le fond de vos cœurs, et rien ne lui échappe, la nuit ni le jour, rien de ce que vous dites, rien de ce que vous faites, rien de ce que vous pensez. Que Dieu soit donc toujours devant vous, et que vous soyez, vous, toujours devant lui!

« Vous serez soldats; souvenez-vous que pour faire un bon soldat, il faut être robuste, et, par conséquent, tempérament et sobre; discipliné, et par conséquent, obéissant; courageux contre l'ennemi, et doux envers les prisonniers.

« Vous aurez des maîtres, si telle est, pour quelque-uns, la dureté de votre condition; souvenez-vous qu'un serviteur vigilant, ponctuel, laborieux, patient et réglé, vaut mieux qu'un maître fantasque, impérieux, débauché et colére; faites-le rougir, si vous ne pouvez le corriger par votre exemple, et sachez trouver votre récompense dans l'accomplissement de vos devoirs et dans l'estime de vous-mêmes.

« Vous avez des parents, aidez-les à supporter la poids de leurs travaux; entrez dans leur affection pour les chérir, et dans leurs peines pour les consoler; rendez-leur en tendresse, ce qu'ils vous prodigent en soins et en sacrifices; pliez avec douceur sous leurs remontrances; détournes votre face de leurs faiblesses, et s'ils vous commandaient de mal faire, sachez leur résister avec dévotion, mais avec fermeté.
« Vous avez des supérieurs dans vos magistrats; souvenez-vous que l'obéissance à la loi est le devoir de chacun, parce que la loi est la volonté de tous.

« Vous avez des voisins, n'allez pas marauder dans leurs cours et jardins. N'anticipez pas quelques sillons sur leur terre. Ne déplacez pas leurs bornes. Ne cuepez pas les troncs, les branches ou les feuilles de leurs arbres, ni leur herbe, ni leurs fruits. Ne gâchez pas leurs moissons et récoltes avec vos bœufs, vaches, chèvres, porcs, volailles, chevreux et moutons. Quelque dispute pour un mur, un puits, un arbrisseau, un pâturage, n'oubliez pas de vous en rapporter à vos voisins. Prenez leurs mains, mettez-les les unes dans les

autres, et voyez le lien de leur réconciliation et de leur honore harmonie.

« Vous avez des camarades, promettez-vous les uns aux autres de vous entraider, lorsque vous serez plus grands. Aimez-vous: il est si doux de s'aimer! Vivez unis; l'union est la seule force des petits et des faibles. Les riches peuvent se tenir dans l'isolement; leur argent leur procure des secours, des soutiens, des bras, des amis; mais les pauvres ont besoin de s'associer, afin de porter plus facilement leur misère. N'abandonnez donc pas vos compagnons lorsqu'ils souffrent, qu'ils sont malades, qu'ils s'absentent, qu'ils gémissent qu'ils vous réclament. Apportez-leur vos soins, vos consolations, votre courage, vos instruments, votre travail. Donnez afin qu'on vous donne, prêtez afin que vous puissiez emprunter. Faites mieux: donnez même à ceux qui ne vous donneraient pas: prenez même à ceux qui ne vous prêteront pas. Faites le bien pour le mal. Obligez les autres pour les autres, non pour vous.

« Vous pourrez être un jour officier de la garde nationale, conseiller municipal, maire, et qui sait même, député. Obtenez, méritez la confiance de vos concitoyens et l'honneur de leur choix, par votre probité et par vos vertus.

« Adorez, je vous le répète, adorez Dieu qui fit le ciel pour la terre, la terre pour l'homme et l'homme à son image, et qui vous donna une âme pour le comprendre, des bras pour travailler, et un cœur pour aimer vos frères.

« La nature vous fit égaux, et la loi de votre pays vous a faits libres. De vos chaumières sont sortis de grands magistrats, des dignitaires de l'Église, d'illustres savants, d'habiles ministres, d'ingénieurs manufacturiers, de brillants artistes et de glorieux capitaines. Il n'y a plus aujourd'hui de classe supérieure ni de classe inférieure. Il n'y a plus que des individus inégaux et différenciés par l'âge, par la fortune, par les vertus et par les talents. Relevez donc votre front avec une assurance modeste, sans orgueil, mais sans rougour; car vous êtes tous Français, tous admissibles aux emplois, tous également chers à la patrie.

« Ah! aimez-la bien cette patrie! La patrie, nos enfants, ce n'est pas seulement votre plaine ou votre coteau, la fîche de votre clocher ou la fumée qui monte dans l'air, ou la cime de vos arbres, ou les chansons monotones de vos pères! La patrie, c'est la Picardie pour les habitants de la Provence; c'est la Bretagne pour les montagnards du Jura; c'est tout ce que notre vieille France contient de pays et de citoyens dans les vastes limites du Rhin, des Pyrénées et de l'Océan! La patrie, c'est ce qui parle notre langue, c'est ce qui fait battre nos cœurs, c'est l'unité de notre territoire et de notre indépendance, c'est la gloire de nos pères, c'est la communauté du nom français, c'est la grandeur de la liberté! c'est l'azur de notre ciel, c'est le doux soleil qui nous éclaire, les beaux fleuves qui nous arrosent, les forêts qui nous ombragent et les terres fertiles qui s'étendent sous nos pas! la patrie, c'est tous nos concitoyens, grands ou petits, riches ou pauvres! la patrie, c'est la nation que vous devez aimer, honorer, servir et défendre de toutes les facultés de votre intelligence, de toutes les forces de vos bras, de toute l'énergie et de tout l'amour de votre âme!

« Aimez la justice et obéissez aux lois. Pour ce qui est des devoirs du citoyen, écoutez et suivez le maire de votre commune. Pour ce qui est des devoirs de la religion, écoutez et suivez le prêtre, votre culte.

« Aimez vos parents, afin que vos fils vous aiment. Ne laissez pas votre vieux père frapper de ses doigts roides et glacés, à votre porte qui ne veut pas s'ouvrir. Ouvrez-la-lui. Laissez-lui la meilleure place au foyer, à la table et au lit. La malédiction des vieillards pèse sur le front des mauvais fils, et le ride avant l'âge.

« Aimez surtout les pauvres: car après votre père et votre mère, vos frères et vos sœurs, ce sont eux qui ont le plus besoin de vous. Qu'ils soient votre seconde famille; ne leur fermer ni votre porte, ni vos cœurs, ni votre bourse. Donnez-leur surtout du travail, si vous le pouvez, car le travail ne dégrade pas l'homme et le nourrit mieux que l'aumône. Donner du travail, c'est plus, c'est mieux que de donner de l'argent; c'est la meilleure des charités pour ceux qui la font et pour ceux qui la reçoivent.

« Ne gorgez pas votre estomac de pain, de viandes et de fruits, de manière à en perdre la santé et même la vie; et souvenez-vous de liqueurs fortes, car leurs usages même vifs à leur abus, et leur abus étèrve le corps et l'intelligence. L'homme qui s'enivre est plus vil et plus dégradé que la bête.

« Ne jugez pas, afin qu'on ne dise point que vous êtes des enfants de méchants grossiers, qu'on ne vous méprise, et qu'on ne veuille plus ni vous faire travailler ni travailler avec vous.

« Soyez polis avec les femmes, car vous ne voudriez pas qu'on insultât vos sœurs ni vos mères, et respectueux envers les vieillards, afin qu'on se détourne devant vous lorsque le temps, qui fait bon vint, mes chers enfants, aura blanchi vos cheveux, aujourd'hui si noirs et si épais.

« Ne frappez les animaux une pour les corriger ou pour les conduire, et non pour le plaisir de les battre, car ils ne peuvent se défendre, et cela serait lâche; car ils souffrent, et cela serait cruel!

« Soyez reconnaissants. De même que la chaleur ouvre le sein de la terre et y développe le grain de blé, de même la reconnaissance, en s'insinuant dans le cœur du bienfaiteur, y développe le bienfait!

« Ne soyez pas méchants de vos supérieurs, uniquement parce qu'ils sont vos supérieurs, lorsqu'ils vous administrent avec fermeté, sagesse et justice; ni des riches, uniquement parce qu'ils sont riches, lorsqu'ils vous aiment, vous consolent et vous soulagent.

« Habituez-vous à parler correctement français et à vous communiquer les uns aux autres, vos sentiments et vos idées, en langage pur et intelligible. C'est la différence des langues qui est, plus que les mœurs, les costumes, les institutions, les religions, les intérêts et les lois, le signe caractéristique et distinctif des peuples; c'est ce qui les individualise, et ce qui malheureusement cause, envenime et perpétue les antipathies nationales. Si tous les hommes s'exprimaient qu'une même langue, ils ne seraient bientôt plus qu'un peuple, et ils s'aimeraient et s'entendraient tous comme d'un cœur.

« Ne négligez pas, autant que cela vous est pos-

propreté de vos mains, de vos vêtements et de votre chaussure. La décence du corps reflète la décence de l'âme. La propreté, c'est l'ordre dans l'intérieur de vos maisons et dans le règlement de vos affaires. Les bonnes habitudes et les vertus se touchent, de même que les mauvaises habitudes et les vices.

Ne croyez pas aux revenants, car les morts ne reviennent pas. Aux sorciers et aux devins, car ce sont des fripons. Aux guérisseurs, car ce sont des charlatans. Aux légistes de campagne, car ce sont des usuriers. Aux amulettes, loup-garous et farfadets, car ce sont des superstitions. Aux faux follets, car ce sont des vapeurs ignées. Aux prétendus sorts jetés sur les animaux et les hommes, car les pauvres diables à qui vous attribuez cette puissance infernale, n'en savent et n'en peuvent pas plus long que vous. Ce sont toutes chimères qui vous embarrasseraient l'esprit et qui sont indignes d'une raison droite et ferme.

Enfin, mes chers enfants, ne dit pas, en vous comparant aux riches, que la Providence vous a fait naître dans une condition dure et misérable, que leur destinée seule est digne d'envie, et que la vôtre est bien à plaindre; pas tant que vous le croyez. mes enfants! La nature ne leur a pas donné deux bouches ni deux estomacs, ni dix sens au lieu de cinq, non plus qu'à vous. Ils connaissent des ennuis, des alarmes, des insomnies, des langueurs, des remords qui ne vous atteindront jamais. Si vos mets sont plus grossiers, l'appétit les assaisonne. Si votre sommeil est court, il est profond. Si vos travaux sont plus rudes, votre repos est plus doux. Si vos labeurs sont plus accablants, vos bras sont plus robustes. Si vos plaisirs sont moins vifs, la satiété ne les étonne pas. De l'or dans sa bourse, un château, des valets, des vins fins, une longue enfilée de bois, de vignes, de prairies et de terres, ne font pas qu'un grand soit plus heureux que le plus petit de ses voisins. Les titres, les armoiries, le honneur, les décorations, les pauvres, ne sont que des signes de vanité et de convention, que l'homme ne tire pas de son fonds, et qui s'éteint le soir, la plupart avec son habit, sans que le corps et son âme en jouissent. Il n'y a que vide et des dégoûts dans tous les plaisirs de la riche oisiveté. N'enviez donc point les brillantes, mais trompeuses apparences d'une félicité qui n'existe pas, et souvenez-vous, mes enfants, que le véritable bonheur dépend uniquement du travail, de la science et de la vertu.

A NOS ABONNÉS.

Ceux de nos abonnés qui n'ont pas encore payé le dernier semestre sont priés de le faire au plus tôt.

Ceux de nos abonnés qui doivent plusieurs semestres sont aussi priés de nous faire tenir le plus promptement possible le montant qui nous est dû.

Il faut bien se rappeler que sans argent un journal ne peut pas se soutenir. C'est la grande règle-généralité dans les paiements qui seule peut rendre un établissement florissant. Nous osons donc espérer que nos abonnés ne nous négligeront pas et qu'ils nous enverront aussitôt le montant qu'ils nous doivent.

Nous venons d'encourir de grands frais pour l'agrandissement et l'embellissement des *Mélanges*. C'est une raison de plus pour nous adresser sans délai les différences sommes qui sont dues pour abonnement à notre journal, etc. etc.

Enfin, que nos lecteurs se rappellent bien que ce n'est pas tant par des paroles que par des actes que l'on prouve son désir d'être le patron et l'ami véritable d'un établissement.



MELANGES RELIGIEUX.

MONTREAL, 14 SEPTEMBRE 1847.

AVIS IMPORTANT.

Les personnes, auxquelles nous adressons la feuille de ce jour et qui ne sont pas encore souscripteurs, n'ont pour le devenir qu'à garder le présent numéro; le journal leur sera expédié régulièrement.

Celles qui ne veulent pas souscrire, devront renvoyer cette feuille:

- Celles de Québec, à l'Agent, et dès le lendemain de la réception;

- Celles des Trois-Rivières, à l'Agent, et dès le lendemain de la réception;

- Celles de Montréal, aux bureaux des *Mélanges*, et dès le lendemain de la réception;

Quant à celles des compagnes, celles qui n'auront pas renvoyé l'un des deux premiers numéros avant la publication du troisième, seront censées souscrire.

Les *Mélanges Religieux* viennent de changer de Rédacteur. Jusqu'ici ils ont été sous la direction exclusive d'un membre du clergé, et ont eu par conséquent un caractère qui les a spécialement distingués. Mais aujourd'hui et depuis deux mois la rédaction est passée en d'autres mains; c'est un laïc qui dorénavant aura cette charge. Ainsi, ce caractère tout particulier, ce caractère de spécialité, dont nous venons de parler, n'existera plus, et c'est

sous une nouvelle couleur que se présentent les *Mélanges Religieux*. Cette couleur ne peut déplaire à personne, et nous assure de la continuation de l'encouragement que nous avons depuis quelques temps.

Notre titre en dit assez: les *Mélanges* ne seront pas seulement *Religieux*, ils seront encore *Politiques*, *Commerciaux* et *Littéraires*. Ils seront *Religieux*, comme ils l'ont été jusqu'ici; nous essaierons de marcher dans la voie de la Vérité; nous serons Catholique avant tout, mais non pas seulement Catholique par conviction, mais aussi Catholique par nationalité. Les *Mélanges* seront encore *Politiques*, c'est-à-dire qu'ils seront toujours prêts à prendre la défense des institutions auxquelles nous tenons si fort, de la langue qui nous maintient peuple, des lois qui sont notre plus ferme appui, et en général de tous nos droits qui ne doivent jamais se perdre. Nous accorderons justice égale à tous les partis, nous serons pour la Liberté de tous, et défendrons la nôtre dans les limites de la Constitution. Les *Mélanges* seront de plus *Commerciaux*, et par ce mot nous entendons qu'ils veilleront à la sûreté de nos intérêts matériels et à leur augmentation en tous genres. Enfin ils seront *Littéraires*, et par là viendront délasser l'esprit de l'aridité des autres matières. Religion, Politique, Commerce et Littérature, tels sont les quatre grands sujets dont nous entretiendrons simultanément nos lecteurs.

Ce journal paraît aujourd'hui sous un format agrandi et tout différent du précédent. C'est l'encouragement du public qui nous porte à cette amélioration; et la conviction, que nous avons que ce n'est pas seulement une œuvre religieuse, mais encore une œuvre politique que nous avons à maintenir, nous assure de plus en plus du patronage des membres du Clergé qui s'est montré un des plus fermes soutiens de cette même œuvre, et de celui du public en général qui lui a fait un accueil si généreux.

Nous nous adressons donc à toutes les sympathies: aux sympathies religieuses, qui sont parmi nous si puissantes et si efficaces; aux sympathies politiques, qui ne doivent pas être moins; aux sympathies générales, qui nous promettent l'approbation et l'appui d'une bonne portion de la population.

Nous nous adressons enfin aux sympathies de la Presse dont nous partageons les laiburs et les combats, et qui comme nous ne doit avoir d'autre but que le bonheur du peuple dont nous défendons les droits.

Ainsi le Clergé du pays doit voir dans notre entreprise son entreprise; il doit voir en ce journal le Défenseur de la Religion et de ses Ministres, et par conséquent nous doit son appui et sa coopération. Quant au peuple, qu'il se souvienne que la Religion est la première de ses institutions; qu'il se souvienne que notre entreprise est une entreprise qui a le double caractère de religion et de politique; et il ne pourra manquer de nous continuer son encouragement.

Pour notre part, nous l'avons dit; tout en sachant remplir les devoirs que nous impose le titre de *Mélanges Religieux*, nous voulons aussi marcher dans la voie constitutionnelle du Progrès intellectuel et matériel, et espérons continuer l'œuvre commencée, et mériter la protection et le patronage de nos compatriotes.

LE MOYEN, LE SEUL ET UNIQUE MOYEN DE S'ENRICHIR.

Tous les jours, nous entendons des centaines de personnes se plaindre qu'elles sont pauvres et très-pauvres. Et pourquoi? Parce qu'elles ne reçoivent pas d'encouragement. A toutes ces personnes, nous voulons répondre aujourd'hui; nous voulons montrer d'où vient ce manque d'encouragement, et leur apprendre ce qu'il faut pour changer leur condition et se faire riche.

L'encouragement, de qui vient-il? Du public.—Que faut-il faire pour l'obtenir? Être connu.—Comment se fait-on connaître? En s'annonçant.—Comment s'annonce-t-on? De deux manières.

La première, par son enseigne. L'enseigne se place d'ordinaire sur sa porte ou au-dessus. Un passant regarde, lit et se souvient; un autre fait de même. En sorte que dans une journée, il peut se faire que plusieurs centaines de personnes aient vu cette enseigne. Mais aussi très-souvent le grand nombre n'y fait nulle attention, et l'on demeure inconnu. C'est ici une vérité encore plus applicable à l'enseigne que l'on expose sur une route peu passante. Alors que faire? Nous allons le voir par ce qui suit.

La 2^e MANIÈRE DE S'ANNONCER, C'EST PAR LES JOURNAUX. Les journaux ont plus ou moins d'abonnés; leurs abonnés sont de différentes classes, habitent des endroits différents. Dans tous les cas, un journal qui aura, supposons, mille abonnés, sera certainement lu par trois à quatre mille personnes; toutes des personnes possédant de l'instruction et par conséquent des plus capables de profiter de ce qu'elles lisent. Donc, si vous vous annoncez par cette voie (tout en vous servant de la première), vous vous faites connaître non-seulement dans votre endroit, mais encore dans une infinité d'autres localités où votre enseigne n'aurait jamais pu porter votre nom. Ensuite, bien des gens qui pourraient vous encourager, confusés chez eux, ne peuvent savoir votre existence que par la voie des journaux, et si vous n'annoncez pas, voyez la conséquence. De plus, une feuille publiée depuis deux, trois, quatre ans, etc., souvent instruit encore beaucoup; on s'en sert comme d'ovelles, etc., et telle feuille, qui avait fait son entrée sous le toit du riche, en sort souvent pour aller jusque dans la chaumière du pauvre; et telle autre, qui est allée chez l'artisan ou le marchand, en sort pour revenir entre les mains de l'homme ouvrier.

Qu'est-il besoin d'en dire davantage? Nos lecteurs doivent se rappeler l'histoire de plus d'un homme, de milliers d'hommes qui se sont enrichis par le moyen des annonces, et qui autrement seraient demeurés dans la misère à tout jamais.

Ainsi encore une fois, nous le répétons: 1^o. L'encouragement vient du public; 2^o. Le public ne l'accorde qu'à ceux qu'il connaît; 3^o. On ne se fait bien connaître qu'en s'annonçant; 4^o. On ne s'annonce bien que par les journaux; 5^o. L'annonce par cette voie est LE MOYEN, LE SEUL ET UNIQUE MOYEN DE S'ENRICHIR.

Lecteurs, ne perdez pas de vue ces cinq vérités; c'est votre intérêt que vous consultez, en suivant les directions.

Ne regardez pas à quelques misérables francs; ANNONCEZ, ANNONCEZ, ANNONCEZ, ET VOUS VOUS ENRICHIREZ! Nous vous donnons un bon, un excellent conseil, ayez bien soin de le mettre à profit, et ne manquez pas de vous souvenir des MELANGES RELIGIEUX qui ont toujours leurs colonnes à votre disposition.

A LA REVUE CANADIENNE.

Comme la discussion, qui existe actuellement, n'a pas été peut-être suivie par tous les lecteurs, nous allons faire une récapitulation des trois articles qui ont précédé le dernier numéro de la *Revue*.

Dans notre premier article, nous reprochions au Rédacteur de la *Revue Canadienne* de donner accès dans son journal à des productions où la religion et ses ministres n'étaient pas du tout respectés, à des productions absolument anti-catholiques. Nous lui disions que, s'il y avait lieu à les insérer, il devait les accompagner de commentaires, et non pas faire (comme il avait fait par rapport à un de ces articles), en "aprouver la forme et le fond." Nous terminions en espérant que la *Revue Canadienne* ne contiendrait plus de semblables morceaux littéraires, et qu'elle aimerait mieux reproduire de la littérature catholique et irréprochable sous le rapport des principes moraux et religieux, (comme cela lui était arrivé plusieurs fois), que de continuer à offrir à ses lecteurs des productions condamnable.

La *Revue Canadienne* a répondu à cela, que nous reconnaissons le caractère et la tendance catholiques de son Editorial, et que c'était suffisant pour montrer son orthodoxie. Puis elle se demande à quoi elle se trouve réduite, s'il ne faut que donner les productions des écrivains de l'école catholique? Ensuite, elle espère que nous croirons les lecteurs Catholiques capables d'assister à ces luttes intellectuelles (?) sans courir grand risque. Enfin, elle nous dit qu'il est possible qu'elle, eût pu quelquefois faire mieux qu'elle n'a fait.

En réponse, nous avons dit à M. le Rédacteur de la *Revue* que jamais nous n'avions prouvé l'orthodoxie de sa feuille, bien loin de là. Et montrant combien il se trompait en soutenant cet avancé, nous avons répété à notre confrère qu'il faut exclure d'un journal tout article, où il y a de mauvais principes, à moins "de l'accompagner de commentaires nécessaires pour les contrebalaucher." Quant à mettre les catholiques juges des principes religieux d'un article, nous lui avons rappelé que les catholiques ont un tribunal auquel ils doivent avoir recours en ces matières.

Voilà à peu près les fonds des trois articles qui ont précédé celui que la *Revue Canadienne* nous adresse vendredi dernier. Dans cette dernière réponse, M. le Rédacteur s'attache à montrer que nous ne disons pas dans notre second article tout ce que nous avons dit dans le premier; c'est-à-dire qu'il prétend que dans le premier, nous avons dit qu'un journal catholique ne devait jamais reproduire des articles où il se trouve des principes mal sonnants, et que dans le second, nous disons la même chose en ajoutant cependant, "à moins d'accompagner ces articles de commentaires." En vérité, nous ne comprenons point comment M. le Rédacteur de la *Revue Canadienne* ait pu soutenir un pareil avancé. Il faut nécessairement qu'il n'ait pas en devant lui notre premier article, car il y eût vu ce dont il ne se rappelle nullement. Toutefois nous prions notre estimable confrère de vouloir bien regarder notre numéro du 31 août et celui du 7 septembre, et de nous répondre catégoriquement, par un oui ou par un non, aux questions suivantes:

(1^o. Dans notre article du 31 août, les phrases suivantes se trouvent-elles: "Aussi étions-nous décidé à laisser passer cet article sans en parler, espérant le voir suivi de quelques compositions capables de racheter tout le mal de ce morceau." "Cette biographie, (Talleyrand) qui n'est pas encore terminée, n'a pas été accompagnée de commentaires, pas plus que l'article précédent." "Voilà le langage dont il use, et tout cela est reproduit dans les colonnes d'un journal catholique et sans aucuns commentaires." "C'est un discours (celui de M. De Lamartine) qu'une feuille catholique ne pouvait admettre sans commentaires?"

2^o. Dans notre article du 7 septembre, le passage suivant ne s'y trouve-t-il pas: "Il faudra exclure des colonnes de son journal "tout article fût-il palpitant d'intérêt, où se trouveraient quelques propositions mal sonnantes" (pour ne pas dire plus) à moins d'accompagner le tout de commentaires nécessaires pour contrebalancer les principes "mal sonnants" de cet écrit?"

3^o. Les principes du premier article ne sont-ils pas les mêmes, absolument les mêmes que ceux du second?

Quant à la réponse à nos deux premières questions, ce sera *Oui*. Pour la troisième, ce doit être aussi: *Oui*; envoici la raison. Si nous disons qu'un article ne pouvait être admis sans commentaires, cela veut bien dire qu'il pouvait l'être avec commentaires; or, c'est ce que nous avons dit dans notre 1^{er} article. Mais nous nous sommes écrits absolument des mêmes expressions dans le second; il faut donc avouer purement et simplement que le sens des premières phrases est celui de la seconde; par conséquent que ce que nous avons dit, dans notre réponse à la *Revue*, ne diffère nullement de ce que nous lui avons dit dans notre article d'observations. C'est donc à tort que la *Revue* vient nous dire que "la réflexion nous a fait admettre un tempérament. Nous osons espérer que notre confrère se rendra enfin à l'évidence, et donnera à nos trois questions la réponse suivante: *Oui!*

Quant à faire de notre estimable confrère un *liérétique*, nous ne l'avons jamais fait. Nous avons dit que nous n'avions jamais entendu lui donner un certificat d'orthodoxie, et voilà tout.

De plus, nous voulons rectifier un peu les idées de notre confrère sur les littérateurs français. Il prétend en effet que la pénurie serait grande s'il ne fallait donner que des articles des littérateurs de l'école catholique, et il insiste que ce serait ne donner qu'une bien faible idée de la littérature en France, par exemple. Que notre confrère veuille bien remarquer que l'on compte en France, entre autres, les littérateurs suivants: Chateaubriand, le Comte De Montebert, le Comte de Quatrebarbes, De Cormenin, Lacordaire, Ravignan, De Gerando, Bouilly, Fleury, Lefranc, Monthéry, Walsh, Norvins, Poujoulat, Romain-Cornut, Denis Le Vicomte de Falloux, Turquet, Chavin de Malan, De Rincey, Godfroy, Veuillot, De Guouville, De Tocqueville, etc, etc. Nous croyons que de semblables noms peuvent bien aller de paire avec ceux de Dumas, des Sue, des Michlet, des Quinet, des De Lamartine, etc, etc. Leur littérature vaut bien celle de ces éternels constructeurs de Romans-feuilletons, la vraie plaie de la société actuelle, et la perte de tous vrais principes de morale et de religion.

Oh! nous le répétons à notre confrère; bien mieux vaut pour lui laisser la productions anti-catholiques; bien mieux vaut pour ses lecteurs ne les pas voir! Si cependant il tient si fort à regarder ceux qui le lisent de quelques articles dans le goût de "Hassac de la St. Barthélemy," "Talleyrand," "Discours de M. De Lamartine," qu'il n'oublie pas que le journal catholique n'admet quelquefois de ces productions qu'en les accompagnant des commentaires nécessaires. Et puis qu'il se souvienne de cette phrase qu'il a tracée lui-même dans son numéro du 10 du courant: "Nous, pauvre laïque, nous ne saurons le plus souvent si une proposition est orthodoxe ou hétérodoxe."

Maintenant nous désirons ne plus continuer sur le pied où en sont les choses; notre estimable adversaire commence à mettre en campagne certaines épithètes à notre adresse, que nous craignons de voir se charger en quelque chose de trop personnel. Les personnalités sont toujours des ennemis devant lesquels nous nous retirons.

Pour terminer, nous référons notre confrère à sa propre feuille du 10 courant, où il trouvera la phrase suivante sous le titre d'Electiois Anglaises: "Je suis toujours forcé de vous parler d'affaires religieuses, parce que ce sont celles qui dans ce pays-ci tiennent toujours la première place." Ces paroles, si elles sont applicables à l'Angleterre, doivent l'être à plus forte raison à notre pays. En Angleterre, la société est vieille, elle a de longues années d'existence; mais en Canada la société est neuve, elle n'est que d'hier. Par conséquent, il lui faut, plus qu'aux vieux pays, placer l'affaire religieuse en premier lieu. La religion doit être partout, la religion doit passer avant tout: car sans la religion, nous sommes perdus à tout jamais. Quelle n'est donc pas la responsabilité, la terrible responsabilité qui pèse sur ceux qui entreprennent d'en saper les fondemens, et de diminuer les respects et la vénération que lui doivent les populations.

Nous appelons l'attention de nos lecteurs sur la Correspondance qui nous est adressée de St. Hyacinthe. C'est une correspondance comme nous désirerions en voir souvent dans nos colonnes; elle nous prouve l'esprit d'entreprise de nos compatriotes et en même temps leur libéralité.

Outre le don généreux de M. L'Heureux, nous voyons qu'il est question d'y ouvrir une hôtellerie où les voyageurs viendraient, comme à Caledonia et ailleurs, prendre des eaux minérales.

Mais ce qui vaut encore mieux que tout cela, c'est le projet de construire une nouvelle Ville à quelque distance de St. Hyacinthe qui est lui-même déjà si peuplée et si considérable. Des citoyens, qui consacrent ainsi leurs biens, leur temps, et leurs talents au bien-être de leurs semblables, des citoyens qui veulent ainsi l'avancement de leur pays, sont certainement bien précieux pour les Canadiens. Ne manquons pas au milieu de tout cela, de remarquer le sentiment religieux qui paraît comme avoir présidé à ces projets magnifiques. Réjouissons nous en, car nous sommes certains que là, où la religion accompagnera les entreprises, celles-ci ne pourront manquer de réussir. Réjouissons-nous en, car tout en montrant son zèle pour l'avancement politique et matériel de son pays, le Canadien montre par là qu'il s'occupe de la partie religieuse, qu'elle lui est à cœur, et qu'il veut toujours son accroissement et sa prospérité!

On parle beaucoup en ce moment de la dissolution du Parlement Provincial. On dit pour appuyer ce bruit que les membres du Ministère sont allés voir leurs constituants, sans doute

préparer à la lutte. Tous les journaux qui parlent de... quelque soit leur politique, crient de se tenir prêt à...

LES ABRIS DES ÉMIGRÉS.

est pas question de parler de l'état sanitaire de la ville... c'est toujours la même répétition; les choses, se...

POINTE ST. CHARLES.

Table with 4 columns: Date, Malades, Morts, and other statistics for Pointe St. Charles from Sept 7 to 13, 1847.

Nous recevons des nouvelles plus satisfaisantes de la ville de Bytown. Tous les prêtres se rétablissent, et...

Les Dames du Sacré Cœur, à St. Jacques de l'Achigan, écrient informer le public qu'elles ont ouvert de nouveau...

Nous disions dans un dernier numéro qu'à Terrebonne malgré toutes les abondantes souscriptions l'on était parvenu...

Le Parlement est prorogé pour la forme du 6 septembre au 6 octobre.

La Gazette Officielle de samedi contient une proclamation offrant \$100 de récompense à ceux qui découvriront les auteurs...

Aujourd'hui (14 septembre) à ce lieu au couvent de Longueuil la bénédiction de la chapelle, suivie de la consécration de l'autel...

M. Chaulot, Curé de St. Policarpe, et le R. P. Ensché, Durocher, O. M. I., sont arrivés à l'Evêché. Ces Messieurs viennent travailler aux abris.

Les dernières nouvelles que nous avons eues du Mexique, nous annoncent que le Général Scott était en marche, et qu'une partie de son armée avait pénétré jusqu'à vingt milles de la Capitale...

Ceux de nos confrères qui échangent avec nous, sont priés de faire en sorte que nous recevions régulièrement leurs journaux.

QUELQUES MOTS SUR LA PRESSE CANADIENNE.

Nous extrayons du Journal de Québec de samedi la correspondance qui suit. Nous remercions le Correspondant des remarques qu'il fait au sujet des Mélanges Religieux, et remettons au prochain numéro quelques réflexions que cet article nous suggère.

M. le rédacteur,

C'est le vœu bien prononcé et bien connu des vrais amis du pays que parmi les œuvres de progrès qu'on réclame on qu'on entreprend de toutes parts, celle de l'établissement d'un papier religieux, indépendant et accrédité, soit mise en ligne de compte. L'histoire des tentatives faites à ce sujet depuis quelques années offrirait matière à de tristes réflexions: c'est pourquoi nous nous abstenons de la faire. Nous aimons mieux féliciter de suite la rédaction des Mélanges Religieux qui, après bien des coups manqués, viennent enfin de comprendre en partie la haute et importante mission que tout le monde sérieux attend d'eux depuis si longtemps. On nous laissera, nous l'espérons, la liberté de formuler ici franchement notre opinion sur ce que devrait être parmi nous un journal religieux. D'abord il doit être catholique, tout catholique, essentiellement catholique. Indépendant donc, franc, ferme, prudent toutefois et d'une science universelle. Sa rédaction ne peut donc jamais être le fait d'un seul homme. Qui dit journal religieux et catholique fait entendre que la religion présidera à tout son enseignement; qu'elle sera l'âme de tous les principes émis, et que les opinions mêmes emprunteront d'elle ce caractère de bonne foi et de bonne vue que toute pensée, qui tend à devenir publique, doit comporter. L'accroissement, comme la paix, est quelquefois dans la guerre; ce papier religieux devra comprendre dans son cadre, à peine de fausser son but, le domaine important de la critique. Un livre, un discours, une œuvre quelconque, venant de qui que ce soit, devra donc trouver ou une félicitation de bonne aloi, si cette œuvre ment aux bons principes; ou un éloge mérité, si elle leur vient en aide. C'est chose si importante que ce point là que nous estimons tout le reste ou indifférent ou à demi-utile. Car prêcher en l'air de vive voix ou par écrit de saines doctrines, si vous n'en venez point à dire à qui vous parlez, pour qui vous parlez, vous ne serez point écoutés, ni lus sérieusement; si toutefois vous l'êtes tant soit peu. Mais allez droit au but: dites que dans tel journal, tel livre, telle société, on vise à de mauvais résultats politiques, sociaux ou religieux; vous provoquez de suite une explication honnête ou une répartie quelconque qui remplira votre but. Mais comment faut-il dire? Ah! le grand problème pour certains esprits! Eh! dites selon les circonstances: bonnement, si le mal n'est qu'imprudent ou novice; hardiment et justement courroucé, si l'erreur se fait maîtresse et superbe. Pour cela, s'il le faut, prenez tous les tons: surtout ceux de l'adversaire. En les destinant à un usage juste et légitime, vous leur ôtez ce caractère odieux que la maladie ou la mauvaise foi leur communique: ce sont les vases des Egyptiens qui peuvent très-bien entrer au service du temple. Du reste, après tout fiat justitia, ruat cælum.

Car on a beau dire, le temps est venu malheureusement parmi nous, de combattre publiquement pour les bons principes. Nos petites villes et surtout notre jeune et voluptueuse capitale se plaignent elles-mêmes déjà parfois du trop plein de leur civilisation. On n'aime point absolument à se faire tuer aux coins des rues, à se faire insulter en plein midi, à réfléchir platoniquement sur la licence des mœurs, la confusion des états, la malhonnêteté des affaires, le désordre des intelligences, la fougue indisciplinée d'une partie de la jeunesse soit disant studieuse. On s'étonne même, Dieu merci, de certaines œuvres de l'esprit canadien dignes des rationalistes les plus renforcés de l'ancien monde. On voit avec peine cette tendance souterraine et parfois si visible d'inaugurer dans un des pays le plus catholique du monde cet affranchissement d'esprit qui ne respecte rien, qui mêle tout et tend à transformer la société entière en une vaste colue de corps humains cherchant son bonheur et sa gloire dans les appétits terrestres. Lisez plutôt tels journaux canadiens, assistez à certaines réunions canadiennes, consultez certains penseurs canadiens; vous trouverez quelque chose de tout cela. Oui, à part le génie et le talent supérieurs, on trouverait cà et là des Lamartine apostats, des écrivains nationaux à la façon de M. Isidore Le brun, des Journalistes dans le goût religieux de M. Gaillardet, des penseurs enfin comme il en pullule en France, en Allemagne, en Suisse, en Italie, partout. Et tout cela, qui nous l'a fait?... l'absence des doctrines catholiques. Mais c'est un paradoxe, dira-t-on. Point du tout. "Il y a bien des protestants parmi les catholiques, a dit un contemporain, et bien des catholiques parmi les protestants." C'est vrai; ici comme ailleurs. Pour notre part, nous nous ferions fort de prouver facilement que notre littérature, si cette dénomination est permise, est, généralement parlant, entachée d'idées, de principes, d'opinions nées du protestantisme. On paraît ignorer complètement les sources catholiques du vrai dans les lettres. On dirait qu'on a honte, ou que l'on craint de déplaire, si l'on ne prend pas l'air du temps dans nos extraits ou nos petites œuvres personnelles. La jeunesse, qui crie avec raison que l'âge mur et fortuné ne lui vient point assez en aide, paraît si novice sur ce point qu'elle se borne à demander à ses protecteurs que ce que le siècle donne aujourd'hui; c'est-à-dire du bruit, de l'argent, des places, du progrès matériel. Pns un mot comme demanderait cette jeunesse d'élite qui...

composé les cercles catholiques de Lyon, de Bordeaux, de Paris. Pas une idée qui annonce les besoins sociaux que demandent et qui ont illustré les Montalembert, les Barthélemi, les Beugnot, les Béchard et surtout leur maître à tous, l'immortel O'Connell. Ce qu'il y a de pire dans l'école française actuelle on fait d'histoire surtout, on nous la jette périodiquement par lambeaux dans les colonnes de certains journaux canadiens; tels par exemple, les échantillons de M. Isidore Lebrun sur l'histoire du pays, et ceux non moins menaçants dont se nourrit la Revue Canadienne, et que les Mélanges Religieux ont eu le bon esprit de ne pas laisser passer, cette fois, sans dire, gare! Quelle continue donc cette feuille religieuse à barrer le chemin à toute idée funeste à la religion, quelle que soit la forme sous la quelle cette idée se cache. Histoire, romans, nouvelles, philosophie, législation, enseignement, tout doit être sujet à investigation et pesé au poids de la doctrine catholique. Alors on aura parmi nous, aux temps où nous vivons, un établissement que nous mettrons de pair, pour notre part, avec nos meilleures institutions sociales.

L'aumône de la vérité est la première et la plus essentielle. Or il y a maintenant dans la société canadienne des nécessités spirituelles, des pauvres honteux, que les temples ne voient pas toujours et qui d'ailleurs ne comprennent plus les temples. Il y a la jeunesse qui demande des lumières et des moyens d'occuper son ardeur. Qu'on lui dise donc de lire tout simplement, dans le temps qui court, le panegyrique éloquent d'O'Connell par le Père Ventura, et elle saura ce qu'on fait de son énergie quand on est catholique complet. Si elle trouve le rôle trop élevé, qu'elle vienne toujours, marchant ce qu'elle peut dans la même voie, prêter son aide au maintien et à la diffusion des principes catholiques dans toutes les parties des lettres, comme dans la science sociale et politique; c'est-à-dire, quelle unisse ses talents et son ardeur; qu'elle les retienne et les acère dans des études franchement catholiques, et qu'elle nous donne ensuite des sources d'instruction et d'éducation telles que les Annales de la philosophie chrétienne, le Correspondant, l'Université catholique, etc., publiés par des laïcs et des prêtres qui savent se trouver ensemble sans rougir. Que du moins on arbore l'indépendance et le ton catholiques de l'Univers, de l'Ami de la Religion, de la Lecture, etc. Qu'y aurait-il là de scandaleux pour un pays catholique? Voyez chez nos voisins et en Angleterre même, comment les catholiques conduisent les journaux. Lisez leur littérature, étudiez l'esprit qui les dirige dans l'histoire et dans toute autre science sociale; vous y verrez rarement, nous pensons, la légèreté le disputer comme ici un mensonge et à l'erreur. Le Tablet, le Catholic Herald, pris au hasard entre une foule d'autres, peuvent servir ici de témoignage.

Nous ne terminerons point sans faire exception de quelques-unes de nos feuilles canadiennes. Les unes ont adopté un cadre tout commercial en quelque sorte, ou entièrement limité au rapport des nouvelles. Elles n'ont rien guères dans notre intention. D'autres sont franchement catholiques, catholiques avant tout: elles Pont dit et redit, et qui mieux est, elles l'ont prouvé. Ont-elles eu lieu de se repentir? Non: leur régime de souscriptions en fait foi et leur position dans l'opinion s'élève visiblement. Les dernières veulent être catholiques, bien entendu, mais, soit tactique ou tout autre motif, l'homme instruit et sérieux démêle facilement l'embaras qui les inspire. Il le déplore et appelle comme nous, de tout son cœur, une réforme à l'unisson dans la presse catholique de ce pays.

UN LECTEUR.

CORRESPONDANCE.

M. L'ÉDITEUR,

Le public se rappelle encore le don précieux qui a été fait à Messire Ed. Crevier, curé de St. Hyacinthe, par M. Charles L'Heureux, en février dernier. Ce généreux habitant de St. Hyacinthe a voulu seconder les vues de M. Crevier et l'aider puissamment à former un asile de Providence pour les pauvres malheureux du Comté de St. Hyacinthe. Maintenant qu'il s'est déjà écoulé plusieurs mois depuis cette action dont le souvenir ne doit pas se perdre, le public aimera sans doute à entendre dire quel parti l'on se propose de tirer des beaux terrains qui ont été donnés et où en est le projet de construire un asile de Providence.

Depuis l'époque de la donation, le nouveau propriétaire s'est occupé assez activement des moyens à prendre pour assurer le succès de son entreprise. Il a commencé par obtenir de ses supérieurs ecclésiastiques, que son établissement puisse être conduit par des Sœurs de Charité. Ces filles tout dévouées aux œuvres de charité, sont sans contredit les plus propres à assurer une bonne administration dans ces maisons des pauvres infortunés. Ce grand point réglé, M. Crevier a dû voir aux moyens de faire une bâtisse convenable pour y recevoir des invalides, des orphelins pauvres, et à procurer des appartements pour donner du travail aux femmes pauvres qui manqueraient d'emploi lucratif. Il faut faire d'abord la belle saison la quantité de briques nécessaire pour un édifice de 183 pieds de front avec des ailes et une chapelle saillante, le tout d'une hauteur et d'une longueur proportionnées. La dépense doit être considérable; mais M. Crevier, après avoir épuisé ses ressources, comptera sur l'aide de ses amis qui ne lui manqueront pas par une heureuse disposition de la Providence. Celui qui espère ne sera pas confondu. Eh! comment se ferait-il que la Providence qui est si bonne pour ses enfants, privât les pauvres malheureux, souffrant de la maladie et de la misère en même temps, de ce secours, et permit qu'ils fussent privés plus longtemps d'un asile qui leur est destiné?

D'autres préparatifs sont encore faits, pour commencer le printemps prochain les fondations de ce nouvel établissement dans St. Hyacinthe.

Voilà qui est assez bien commencé dira-t-on, mais, quelle en sera la fin, et surtout comment pourvoir au soutien de cette maison des pauvres? Où sont les revenus annuels, au moins strictement nécessaires, pour ouvrir cet asile aux infortunés? Voilà sans contredit le plus difficile de l'affaire; et voici comment on veut procéder pour rencontrer les besoins à venir.

On se rappelle qu'un terrain de six arpents de front sur trente arpents de profondeur est destiné à l'asile de Providence. Le site le plus convenable pour y placer la maison des pauvres, se trouve à 22 arpents environ dans la profondeur du terrain et forme un plateau de 24 arpents en superficie, où l'on...

pourra commodément y asseoir la maison de Providence, et ses dépendances, et avoir encore de grands terrains pour les jardins, des prairies, etc. Il deviendra nécessaire d'occuper les orphelins, les femmes pauvres, de la culture des légumes etc. Les vastes jardins qu'on pourra y former, contribueront à soutenir la communauté par leurs produits, soit consommés à la maison, soit convertis en argent sur le marché, qui d'année en année devient plus fréquenté par la nombreuse population qui s'y alimente.

À deux arpents de la place destinée à la maison de Providence, se trouvent deux sources d'eau minérale qui n'en cèdent pas en bonté aux eaux de Caëdon in, de St. Léon et de Varennes, lorsque les sources seront isolées des eaux d'un grand ruisseau, qui passe à quelques pieds de distance et se mêlent actuellement aux eaux des salines. La maison, destinée à recevoir les voyageurs et ceux qui désireront faire usage des eaux minérales, se trouve dans une place fort agréable pour la vue, sur le bord du ruisseau qui doit former un étang assez considérable par une chaussée que l'on y construira le printemps prochain. C'est aussi dans ce lieu que l'on doit élever un pont qui donnera une facile communication avec la maison de Providence. Sous la charpente de ce pont et à un pied de la chaussée sera placée la maison des biens et une boutique de menuisiers qui se serviront du pouvoir d'eau qui s'y trouvera: Ces places sont à louer au bénéfice de la maison des pauvres. Derrière l'hôtellerie des sources, est un charmant bocage appartenant au ruisseau. Le pensionnaire à l'hôtellerie y trouvera de l'agrément, soit en s'y promenant, soit en s'y amusant à la chasse du petit gibier.

Mais la principale ressource pour soutenir cet établissement de charité, c'est la rente des emplacements qui vont incessamment être mis en vente dans la partie antérieure à la maison de Providence et à l'hôtellerie des sources. Cent trente-deux arpents de terre en superficie sont partagés en emplacements de 100 pieds sur 90, et vont former la place d'une nouvelle ville sous le nom de Providence. Les rues y seront larges et régulières et ornées d'arbres pour leur beauté. Elle se trouvera en regard et à six arpents seulement du village déjà si populeux de St. Hyacinthe. La rivière Yamaska, séparant les deux places; ce point de vue sera plaisant: car c'est là où se trouve la grande cascade de la rivière Yamaska qui va être encore embellie par la construction d'un nouveau pont pour la commodité des habitants de la Providence. Sans cette amélioration, ils seraient obligés d'aller à 15 arpents pour traverser la rivière sur le pont actuel qui est au bas des Cascades. Dans ce cas la communication avec la population du village de St. Hyacinthe ne serait pas facile, et nuirait à la formation de cette ville. Le propriétaire des terrains destinés à l'asile de Providence a donc cru convenable, dans l'intérêt de l'exécution de ses plans, de faire un grand sacrifice en emplacements pour procurer l'avantage de ce nouveau pont permanent pour unir les deux villes vis-à-vis l'église de St. Hyacinthe. Ce pont amènera d'heureux résultats, et favorisera beaucoup, comme on le conçoit, la population des deux places et le public en général. La construction du pont doit être commencée au printemps prochain conformément au contrat, et terminée à peu près au 15 juillet, époque où le chemin à lisses de St. Hyacinthe doit être ouvert au public.

Les personnes, qui veulent vivre à la ville et jouir des beautés de la campagne, peuvent donc venir se fixer à Providence; elles se procureront des terrains des mieux situés, à des conditions les plus avantageuses, soit en les achetant, soit en les louant à longs termes. Messieurs les seigneurs de St. Hyacinthe, dans l'intention de favoriser ce nouvel établissement, ont bien voulu accorder la remise de la moitié des lots et ventes aux premiers acquéreurs de ces emplacements. Ils ont favorisé ainsi le propriétaire des terrains de l'asile en lui accordant un pouvoir d'eau qui est sur ses terres à l'endroit des sources. Ils ont aussi accordé le privilège d'exploiter les eaux minérales. Le public leur saura gré de plus de leur bienveillance, à accorder la remise de la moitié du droit d'amortissement, lorsqu'une corporation viendra à posséder une certaine partie de ces terrains.

Le public pourra maintenant apprécier l'avantage de cet établissement projeté, et juger de la possibilité de le maintenir. Il faut ajouter que l'établissement se trouvera de plus à l'abri de 180 arpents de terres qui, dans quelques années, seront toutes en culture et dans un bon sol.

Le propriétaire de ce nouvel établissement a donc cru remplir un devoir envers le public en lui donnant ces particularités concernant cet asile de Providence, car il doit être consacré à l'avantage exclusif d'un grand nombre de membres de la société. E. C. St. Hyacinthe 4 septembre 1847.

REVUE DES JOURNAUX.

MINE DE FLOMB.

Nous sommes décidément au temps de la découverte des mines en Canada; depuis moins d'un mois le Journal de Québec en a fait mention de trois, l'une de fer, l'autre de charbon et une autre d'or, cette dernière dans la seigneurie de M. D. Léry. Aujourd'hui c'est notre tour, il nous est donné d'annoncer la découverte d'une mine de plomb qui se trouve aux pieds de la chaîne de montagnes du nord, dans la paroisse de Ste. Ursule, district des Trois-Rivières. Nous en avons un petit échantillon, il nous a été laissé par M. Jos. Pichette, de la Rivière-du-Loup, qui a visité lui-même le lieu; la terre où elle est en plus grande quantité appartient à M. Alexis Pichette, son oncle. Elle paraît être d'une grande abondance, quoiqu'on n'ait pas encore analysé les matières qui contiennent le plomb; en creusant on trouve des filons considérables de plomb pur; peu qui sort de ces endroits entraînés mélangés avec elle, et en conserve la couleur. Lorsqu'elle est échantillonnée se forme à sa surface une glace ployable, avec le poli et l'éclat du vil argent. Son étendue est considérable et d'un accès facile. La distance du fleuve n'est pas plus que de 3 lieues. Il s'y trouve une certaine quantité de cuivre qui pourrait s'exploiter en même temps. Nous espérons qu'on y fera attention, qu'on ira au moins s'assurer de sa valeur et qu'on se laissera pas perdre ces richesses si elles existent. Mineur.

La barque Ottawa arrivée dans notre port-après le bonjour monstre Jean-Baptiste qui a été refondu pour la cathédrale de Montréal. Ce même navire a aussi à son bord la pompe-à-feu manufacturée en Angleterre pour la compagnie No 1, capitaine Baxter. Canadien.

DECES.

A Berthier, le 4 du courant, dame Marie Claire Fautoux, veuve de feu Hercules Olivier, cer.

Postscriptum.

Les Américains sont sous les murs de Mexico. Les Mexicains ont demandé une suspension d'armes, pour penser à des conditions de paix.

